ÉTUDES

DE

PSYCHOLOGIE MÉDICALE,

CONTENANT :

LETTRE

SUR LES SOUFFRANCES

auxquelles sont soumises les organisations névrosées,

PAR

LE DOCTEUR DUMONT

(DE MONTEUX),

Médecin de la Maison Centrale du Mont Saint-Michel;

DE L'IDÉE FIXE,

PAR

P.-A. VIEILLARD,

Conservateur de la Bibliothèque du Sénat.

Eloquium doloris inflammavit eos.....

A la Mémoire de Samuel Johnson.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,

Rue Hautefeuille, 19.

ROYAL COLLEGE OF

PRESENTED by the AUTHOR

Æstuat infelix.....

La lettre suivante a été publiée par le journal *l'Union médicale,* dans son numéro du 6 juin dernier : l'intérêt qu'elle a excité justifie sa réimpression.

Ceux qui savent la source où l'auteur puise ses pensées et ses convictions, lorsqu'il traite des douleurs de l'appareil nerveux, ainsi qu'il l'a déjà fait dans ses lettres sur l'hypocondrie, savent également les raisons qui le déterminent à reproduire cet opuscule.—Tant qu'un souffle de vie s'alliera en lui avec l'intégrité de l'esprit, il cherchera, dans la limite de ses forces, à fixer l'attention de ses confrères sur les tourments de la dualité, afin qu'ils évitent, le plus possible, de ces erreurs médicales qui, pour être involontaires, n'en entraînent pas moins toutes les conséquences fatales d'un crime! Le mot est fort, mais il est juste : car si un défaut de lumières, chez un juré, par exemple, peut perdre un innocent, de même, chez le médecin, il peut jeter dans le désespoir un malade incompris, et du désespoir au suicide il n'y a qu'un pas !....

Quant au morceau qui forme la seconde partie de cette brochure, nous dirons qu'il nous en a été fait hommage par le savant littérateur qui l'écrivit

il y a une quinzaine d'années. Cette composition était demeurée inconnue : c'est avec un vif empressement que nous la livrons à la littérature médicale. Elle est le produit magnifique d'une expérience qui fait autorité ; car cette expérience est celle d'un homme dont la longue carrière est bordée de tous les côtés par une double haie de considération et de respect.

Maintenant, pourquoi cet ensemble est-il offert à la mémoire de Samuel Johnson? C'est que cet écrivain célèbre a supporté, durant toute sa vie, les indicibles souffrances de la névrosité ; et nous l'avons choisi entre tant d'autres, parcequ'il est l'un des plus grands, des plus courageux et des plus dignes. Ceci sera prochainement démontré par le tableau pathologique que nous donnerons de cet homme, dont l'âme se débattit, pendant un demi-siècle, dans les réduits de la pauvreté, et dont le corps repose aujourd'hui sous les voûtes royales de Westminster !

Mont Saint-Michel, 8 Juillet 1854.

LETTRE

SUR LES SOUFFRANCES

AUXQUELLES

SONT SOUMISES LES ORGANISATIONS NÉVROSÉES,

A M. LE DOCTEUR FOISSAC.

Obscuritate rerum verba sæpè obscurantur.

(GERVASIUS.)

Monsieur,

Comme je tiens à honneur de ne pas être oublié sur le Mont-Saint-Michel, je saisis avec empressement l'occasion de me rappeler à votre souvenir, en vous communiquant les idées que m'a fait naître la lecture de votre bel ouvrage sur la *Météorologie*.

Et d'abord, comment ne point vous féliciter d'avoir traité si largement un sujet qui, malgré son importance, était demeuré jusqu'ici dans l'un des coins les plus obscurs du domaine médical? Vous l'avez élevé sur un plan supérieur avec la perspicacité et le talent d'un grand maître.

Du reste, ce livre n'a fait que confirmer la réputation d'homme de science et d'esprit qui vous était depuis longtemps acquise. L'habile, l'honorable architecte de l'UNION MÉDICALE l'a mis en montre avec le goût et la grace qui lui sont propres : le moyen, après une pareille appréciation, d'attirer sur cet ouvrage un supplément d'attention de la part du public? Néanmoins, j'ai à vous dire quelques mots de plus sur son ensemble; puis quelques uns sur certains endroits d'une page que j'ai cornée avec une intention non hostile, ni même chicannière, mais *redresseuse;* car, avec un auteur de votre trempe, on est à l'aise et l'on peut se permettre quelques privautés. Avant d'en venir là, souffrez, Monsieur, que je vous remercie en mon nom et au nom de

tous ceux qui, comme moi, possèdent dans leur organisation tous les instruments appréciateurs des plus petits phénomènes de l'atmosphère, et connaissent, pour me servir de votre langage, *les nuances multiformes de la sensibilité.*

Oui, je vous félicite d'avoir pratiqué au boisseau qui recouvre l'immense question du *circumfusa* des ouvertures tellement larges, qu'on y aperçoit maintenant bon nombre de vérités niées ou tout au moins négligées par des gens d'une extrême paresse, à l'endroit des déductions pathologiques.

Ah! j'ai le doigt sur la page dont je parlais, et elle me montre votre indécision à l'égard du classement des natures soumises au joug de l'impressionnabilité. Ces natures, que vous appelez très poétiquement « des sensitives intelligentes pour qui une épine légère (physique ou morale) est un dard acéré », vous ne savez pas si vous devez les considérer comme *malheureuses* ou *privilégiées.*

Franchement, Monsieur, je suis étonné de cette indécision, car je ne saurais voir une faveur exclusive, une gracieuseté de la Providence dans un mode physiologique qui laisse pénétrer en nous, comme le ver dans le calice d'une fleur, — c'est vous qui l'avez dit, — les terribles angoisses du *Tædium vitæ.*

Il faut s'entendre : d'abord, la question est complexe. Sans doute, si nous prenons la susceptibilité organique à son début, autrement dit, renfermée dans de justes limites, comme chez la femme en état de santé, par exemple, on pourra affirmer que, la somme du bonheur et celle de la souffrance étant doubles, la vie normale est élevée au cube. Alors, il y aura nécessairement avantage, à moins, toutefois, que l'existence, selon l'avis de Châteaubriand, ne vaille pas une *patate*... Mais si cette susceptibilité est entrée dans les voies de l'exagération, le doute n'est plus permis : il y a fatalité, ou plutôt MALHEUR.

Il m'arrive à la pensée, Monsieur, une métaphore qui rendra sensible mon échelle de proportion. L'anatomie, ou l'obstétrique, ne se fait pas avec des paraboles orientales, ni la métaphysique de la douleur avec les idiômes de la matérialité. Force nous est de recourir à la poésie qui, seule, sait bégayer ce qui se passe dans le monde invisible. Or, voici la comparaison que je tire de la belle gravure de Drevet que j'ai en ce moment sous les yeux, et qui représente l'un des plus touchants épisodes de la Semaine-Sainte.

C'est le mont des Oliviers.

A sa base sont l'apôtre Pierre et les deux fils de Zébédée, tous trois endormis.

Au sommet, le Seigneur qui, triste jusqu'à la mort, sue le sang

de son agonie, et prie le Père céleste d'éloigner de lui le calice d'amertume.

Eh bien! si je prends cette éminence, et que je la convertisse en doloromètre, autorisez-moi, Monsieur, à assigner approximativement le degré auquel votre sensivité pourrait atteindre.

Vous, vous n'êtes qu'à mi-côte : sur ce point, l'air est respirable et parfois traversé par les parfums d'une douce mélancolie. Vos facultés tactiles, la finesse de votre ouïe, la susceptibilité de votre œil, celle de votre goût et de votre odorat vous mettent à même de déguster une foule de choses qui n'existent pas pour ces personnes, en si grand nombre, qui, parfaitement équilibrées, sont renfermées dans les réalités du positivisme; mais qu'un ouragan, un coup de foudre, une cause visible ou occulte vous élève tout-à-coup au sommet de la sombre colline, ce qui n'était qu'une aspérité sous vos doigts deviendra une arête; toute onde sonore, qui ne contiendra pas une note d'espérance ou d'amour déchirera votre oreille; une lumière tant soit peu éclatante convulsionnera votre rétine; et l'émanation d'une fleur, et la moindre réminiscence d'une injustice, et les tiédeurs intermittentes de vos amis, et les sombres perspectives de l'avenir, et le vent et la pluie, tout enfin se réunira pour déterminer en vous, tantôt la nausée ou la défaillance, et tantôt le vertige.

Les élémens de la douleur quintupleront la douleur, et ceux du plaisir, se mentant à eux-mêmes, finiront par engendrer, non la suavité, mais l'angoisse.

Ainsi, tel que vous êtes, Monsieur, vous ne déployez, dans la lutte, contre les vulgarités de la condition humaine que du courage; tel que je viens de vous supposer, vous auriez à déployer de l'héroïsme, au jour le jour, à toute heure, et souvent à chaque minute de la nuit; bref, vous vous tiendriez à quatre pour ne pas mettre fin à ce supplice par un coup de désespoir. C'est ce qui arrive presque inévitablement, lorsqu'on touche au sommet de Gethsémani; c'est-à-dire que, sur le lieu où le Christ a été renversé, où sa résignation et sa force divine ont un instant défailli, l'homme ne saurait conserver impunément sa raison ou sa vie.

Relevez la tête, cher Monsieur Foissac, et voyez dans la région néfaste que je vous montre, ces victimes incomprises qui, au lieu d'être plaintes et encouragées, lorsqu'elles crient miséricorde, sont traitées avec une indifférence toute magistrale par les nébuleuses de notre profession.... Il y a entre elles et vous une sorte de parenté, ou, plus exactement peut-être, de voisinage : ce qui me conduit à vous demander de leur consacrer, quand vous en trouverez l'occasion, quelques pages de plaidoirie. Songez que si la théodicée a *ses cas réservés* et difficiles, la médecine a aussi les siens, principalement à l'endroit des centres

nerveux. Faites valoir, je vous prie, la réalité de ces mystères pathologiques, donnez-leur toute la portée de votre style, de votre science, de votre intuition, ainsi que l'ont fait, par intervalle, MM. Cerise, Amédée Latour, Morel, Reveillé-Parise et quelques autres dont les noms m'échappent. Mais, pour Dieu, ne mettez plus en question le sort de ceux qui sont entraînés par les épouvantables courans du *Tædium vitæ*, et ne dites plus qu'il est, ou le produit d'un *malheur*, ou le résultat d'un *privilège*.

Sans quitter les eaux dans lesquelles j'ai voulu entraîner votre cœur, je vais aborder de nouvelles considérations.

Vous savez, Monsieur, qu'en Angleterre, il y a bon nombre d'établissemens spécialement affectés à la thérapeutique de certaines maladies : ainsi, il existe à Londres, non pas un, mais deux hôpitaux consacrés à la phthisie pulmonaire. Nous, quoique agissant d'une manière plus générale, nous en avons pour les dermatoses, les syphilis, les affections des femmes, tandis que celles de l'ordre nerveux sont sans refuge convenable, à moins qu'elles n'aient pris un caractère dangereux pour la société. Ne serait-ce pas, Monsieur, un immense bienfait que de créer un nosocomium tout exprès pour les affligés qui *bivouaquent* sur le versant de la triste montagne qui m'a servi d'image, et aux tortures desquels l'indigence vient surajouter toutes ses horreurs?

On objectera, sans doute, que les malheurs dont il s'agit peuvent reposer leur tête sur le chevet de la charité, à l'égal de tous les clients de l'assistance publique.

Eh quoi! ces êtres délicats, si souvent écorchés à vif, en qui la douleur, soit qu'elle éclate, soit qu'elle tourbillonne, s'irradie dans tout l'organisme en martyrisant le sens intime, n'auront d'autre régime et d'autre traitement que ceux affectés au commun des malades? Mais y a-t-il parité? Le rhumathisant, le fiévreux, le podagre ou le pneumonique reçoivent, il est vrai, les soins qui leur conviennent, car l'administration centrale, on ne peut en disconvenir, fait tous ses efforts pour améliorer leur situation; il n'y a de lacune qu'à l'égard des patiens qui provoquent ma sollicitude, parce qu'ils ne sauraient s'accommoder des tristesses du lieu, de l'isolement moral et de la matière médicale destinée à la guérison des gros appareils...

Figurez-vous, Monsieur, une nature comme celle d'Octave Feuillet, comme celle de l'abbé Gerbet ou de Litzt, implantée dans l'une des salles de l'Hôtel-Dieu : est-ce que votre commisération n'en est pas troublée? [1]

[1] Depuis la première édition de cette lettre, le digne et savant ecclésiastique

Pour ma part, quand je me représente le Tasse, Paracelse, Salomon de Caus, Goldmayer, Gilbert, Hégésippe Moreau, réduits, comme ils l'ont été, à passer sous le niveau égalitaire de la bienfaisance officielle, mon âme se contracte et pâtit. J'accuse leurs contemporains, leurs amis et leurs frères en intelligence de les avoir livrés à un tel abandon. Je me demande comment il se fait que les Samaritains, à qui nous devons de si belles et de si nombreuses institutions, n'aient pas songé à faire construire une maison quelque peu coquette, quelque peu confortable et pourvue de tous les élémens possibles de consolation, pour y recevoir les *sensitives intelligentes* qui, faute d'argent, ne sont point en possession d'une serre chaude pour s'abriter.

Il y a dix ans, — qu'on me permette de le rappeler, — ma plume ignorée réclamait un asile pour les médecins qui, sous les intempéries de la fortune, se trouvent arrêtés par les infirmités ou par le temps. Vous fûtes, Monsieur, l'un des DOUZE qui s'empressèrent de prêter leur nom et leur bon vouloir à ce projet de haute confraternité. Sa réalisation n'est pas encore arrivée, bien que M. le docteur Munaret l'ait provoquée dans un remarquable travail publié en 1852. Si Orfila, qui avait pris à cœur ce projet, n'eût point succombé si vite, son zèle, sa noble ténacité en seraient venus à bout. Mais des jalons ont été plantés, et j'aime à croire que l'âme du généreux fondateur de l'Association des médecins de la Seine a des sœurs *inconnues* qui, tôt ou tard, se révéleront en édifiant le paraclet médical. Je ne désespère pas qu'il en soit de même, quelque jour, pour celui que j'indique en faveur des affections nerveuses.

J'ai encore un vœu à formuler, et ce sera, Monsieur, le final de mon épître.

En considérant l'impérieux besoin auquel sont soumises les personnes habituées au tabac, surtout lorsqu'elles sont âgées, malades, inoccupées, comme le sont celles qui forment le nombreux personnel de Bicêtre et de la Salpêtrière, je me suis mis à souhaiter qu'on fît pour les hospices de France ce que S. M. l'Empereur a ordonné au profit de nos soldats. Vous savez que ceux-ci ne paient plus le tabac à fumer que 1 fr. 50 c. le kilog., au lieu de 8 fr., somme déjà énorme pour le consommateur peu fortuné, et exorbitante pour l'indigent qui donne à la monnaie de cuivre toute la valeur de l'or.

Ne serait-il pas juste que la *nicotiane*, réduite en poudre, fût livrée

que nous nous sommes permis de nommer a été promu à l'évêché de Perpignan. Ce choix est un honneur pour l'épiscopat français, et un évènement fécond pour le département des Pyrénées-Orientales.

à un taux très modique dans les établissements où sont recueillis les incurables?.....

J'aurais pu soumettre cette pensée à l'honorable M. Davenne, afin que sa constante sollicitude pût la faire fructifier auprès du Gouvernement. Je compte, néanmoins, qu'elle lui parviendra, si vous voulez bien consentir, ce que je sollicite, à la publication de cette lettre; car je tiens à ce que les idées qu'elle renferme soient éditées.

Je vous offre l'hommage de mes sentiments les plus élevés, et me dis,

Monsieur,

Votre tout dévoué confrère,

Dr DUMONT (de Menteux),

Médecin de 1re classe dans le Service des Prisons.

Au Mont Saint-Michel, 30 avril 1854.

DE L'IDÉE FIXE,

A MONSIEUR LE DOCTEUR DUMONT

(DE MONTEUX).

Monstrum horrendum.....

Parmi les conditions imposées à notre faible nature, parmi les épreuves auxquelles la Providence a assujéti notre passage sur la terre, on peut ranger au nombre des plus pénibles ces maladies de l'entendement, dont le principe physique est dans la perturbation du système nerveux, et que l'art médical désigne sous les noms d'*hypocondrie*, de *spleen*, et, en général, d'affections ou de manies *mélancoliques*.

Nous n'avons point reçu de la science mission d'apprécier les causes de ces tristes phénomènes de notre organisation, ni d'assigner la part qui revient au physique et au moral dans la production de ces causes et dans le jeu de leurs effets. Tout cela varie, sans doute, selon les divers accidents dont l'ensemble caractérise la situation de chaque individu. Notre tâche se borne à présenter quelques aperçus généraux sur cette situation, envisagée sous le point de vue psychologique.

Aux yeux de la morale, si le plus grand malheur est le crime, le plus grand tourment devrait être le remords. Pourtant, en ne tenant compte que de la sensation, nous oserons affirmer que la plus grande souffrance intellectuelle est celle que procure la maladie noire ou le *spleen*, lorsque surtout elle acquiert le caractère de l'idée fixe.

L'idée fixe, c'est *l'immobilité dans la douleur*. Il semble au malheureux qui en est atteint que sur son front se lit la fatale devise gravée par la main du poète aux portes de l'enfer : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrale.*

Dans cet état de détresse morale, sur lequel la volonté n'exerce aucune influence efficace, il n'y a plus rien de conforme aux détails de l'état normal de l'existence, sinon l'impulsion des premiers mouvements. La nature perd son coloris, les idées perdent leur transparence, les sensations perdent leur élasticité. Les rêves de l'ambition, les illusions de la gloire, les prestiges du sentiment, tout s'évanouit, tout disparaît!... Plus de désirs, plus d'espérances, plus d'heureuses réalités, ni même de flatteuses déceptions!... Le vide affreux qui les remplace ne laisse dans l'âme que le sentiment d'une immuable douleur, la plus déplorable condition, peut-être, de la déplorable humanité!... C'est le néant avec l'existence, c'est la mort dans la vie! La crainte de la perpétuité de cet état en fait le plus grand supplice, et, même malgré l'expérience de guérison antérieure, cette idée est inséparable des rechutes. Alors elle imprime à la souffrance un caractère d'immobilité qui est comme l'avant-goût des peines de l'enfer. C'est un cauchemar qui s'assied sur l'imagination du malheureux éveillé, comme le cauchemar nocturne pèse sur la poitrine du malheureux dont il étouffe le sommeil.

Un voile lugubre, un noir bandeau s'étend sur l'imagination, change et assombrit toutes les perceptions de l'intelligence, altère et corrompt toutes les impressions du sentiment. Courbée sous un joug de plomb, l'âme essaie en vain d'en secouer le poids accablant.... C'est la tête de Méduse qui pétrifie la pensée; c'est le serpent de Tisiphone qui s'attache au cœur et le ronge!... Chaque matin, en s'éveillant (si l'on a dormi), la première pensée est de se demander si l'on possède encore sa raison: la seconde, de prévoir, pour le jour qui commence, des souffrances pires que celles de la veille; car ici point d'intermittences entre le mal et le bien. L'âme est comme une solitude aride, comme un morne désert que ne fertilise aucune féconde rosée, que n'échauffent jamais ces rayons bienfaisants qui donnent au monde la lumière et la vie.

On s'étonne d'avoir conservé les mêmes traits, la même voix, les mêmes formes extérieures, et d'être devenu si dissemblable à soi-même. Il est impossible, en effet, de concevoir un changement aussi complet dans le mode d'existence, en conservant son individualité. Alors, désespérant de l'avenir, on se rejette avec angoisse vers le passé: on lui demande le retour de l'état où il nous avait placés. On voudrait, on ne saurait dire à quel prix, pouvoir rattacher le moment où l'on est sorti de cet état si regrettable, quel qu'il fût, au moment actuel, en vouant au néant tout ce qui les a séparés.

On est surpris de la rigueur de sa destinée; on se demande comment on a pu la mériter; on désire un malheur positif comme une

chance de changement et de retour à la vie réelle ; on envie tout ce qui n'est pas soi-même, et jusqu'à la brute qui obéit à un instinct qu'elle suit sans le comprendre, mais qui ne la trompe pas ; on demande secours à tout ce que l'on voit ; on se rattache à tout ce qu'on rencontre ; tour-à-tour on accuse, on méconnaît, on implore la Providence ; du murmure et presque du blasphême on passe à la prière, aux supplications ; on va du scepticisme à une piété exaltée, et l'on est tout près d'en sortir pour tomber dans les voies de la superstition.

On s'épouvante de soi-même, de sa pensée, de ses sentiments : on appréhende, on évite ce que d'ordinaire on recherchait avec le plus d'empressement. On a une femme qu'on chérit, des enfants qu'on idolâtre... On voyait en eux le charme de son existence... eh bien ! on ne s'en approche plus qu'avec peine : leurs caresses même touchent moins qu'elles ne pèsent. Comme on se craint pour eux, on les craint pour soi : poursuivi par la préoccupation, dévoré d'inquiétude, la solitude désespère, la société importune....

Oh ! quel tourment, surtout, de chercher sans cesse son cœur et de ne plus le retrouver ! Ah ! rendez-lui ses chagrins à ce cœur désœuvré, déshabitué de soi-même ; rendez-lui ses douleurs, mais rendez-lui ses affections !

Par une loi bienfaisante de la nature, les impressions pénibles s'affaiblissent en vieillissant. A la longue, l'habitude rend tout supportable : le souvenir même colore quelquefois d'un doux reflet des sentiments qui, dans leur nouveauté, avaient navré le cœur. Tout au contraire, l'habitude, appliquée à l'idée fixe, en fait un supplice qui s'accroît de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute. En la rajeunissant sans cesse, elle la rend sans cesse plus poignante, jusqu'à ce que le temps amène sa fin ou la nôtre.

Mais quelle sera cette idée ?... La première venue !... burlesque, fantasque, ridicule, absurde, odieuse, exécrable, selon que le caprice du hasard ou l'arrêt du destin en aura décidé. Ce sera peut-être l'idée la plus antipathique à vos penchants, à vos habitudes, celle dont vous ririez avec dédain, ou que vous repousseriez avec dégoût, si vous la rencontriez dans un autre. Ce sera, si vous voulez, le précipice que le sublime Pascal croyait voir sans cesse ouvert à ses côtés, ou la mouche que je ne sais quel pauvre diable s'imaginait porter sur le bout de son nez. D'ailleurs, qu'importe sa nature ?... Ce sera l'idée fixe, et cela dit tout.

Supposez que vous fussiez condamné à ne contempler que la plus belle figure, à tenir sans cesse vos regards attachés sur elle.... Le plaisir du premier moment ne deviendrait-il pas bientôt de l'ennui ?

Cet ennui ne se changerait-il pas en une fatigue insupportable, qui dégénèrerait enfin en un véritable supplice ?.... Eh bien ! voilà l'idée fixe !

Mais, demande-t-on à ceux qui sont opprimés par cette continuelle hallucination, ténèbres visibles de l'entendement, pourquoi restez-vous dans cet état?.... La réponse est trop facile : J'y suis aujourd'hui, parceque j'y étais hier, et j'y serai demain, parceque j'y suis aujourd'hui. Donnez-moi le pouvoir d'oublier tout-à-coup les impressions des longs jours qui ont précédé celui-ci, de fermer à volonté une des cases de ma mémoire, et tout sera dit !

Mais, disent encore ceux qui, *par un immense bonheur personnel*, n'ont pas appris par expérience de quoi il s'agit, vous êtes comme cela parce que vous le voulez bien. Vous convenez vous-même que ce n'est qu'un pur accident d'imagination.... Comment pouvez-vous attacher quelque importance à ce qui, de votre aveu, n'a rien de réel ? — Fort bien, docteurs sans mission !.... On nie ce qu'on ne comprend pas : solution à la portée de toutes les intelligences. Rassemblez donc toutes les forces de votre âme, luttez de toutes les puissances de votre volonté contre un ennemi insaisissable !... Et croyez-vous donc que le malheureux courbé sous ce vil joug ne s'indigne pas à tout instant de ne pouvoir le briser ? qu'il ne soit pas profondément humilié de se trouver sans force contre un méprisable fantôme, lui qui sut toujours en opposer aux douleurs physiques les plus aigües, et aux plus cruelles peines de cœur ?

Si, par la chance la plus funeste, un dernier épisode, né de cette déplorable fascination, entrait dans le cadre de la cour d'assises, malheur au juré qui verrait un crime où il n'y aurait que l'entraînement d'une inflexible fatalité ! La solution d'une question pareille n'appartiendrait, sans doute, qu'à la justice de Dieu... Beau sujet d'étude et de confusion pour la science et la législation, pour le naturaliste et le jurisconsulte, aujourd'hui surtout où entre amants, entre camarades, on arrange une partie de suicide comme autrefois on aurait arrangé une partie de plaisir !

Et quelquefois, cependant, de cet abîme de découragement il sort des états d'enthousiasme ! Il est à peine besoin de dire que, dans le paroxysme de cet état, on voudrait, à quelque prix que ce fût, en finir avec l'existence. Mais, menacé de la fin la plus misérable, on voudrait moins que jamais avoir perdu sa vie tout entière. On voudrait, au moins, en couvrir le malheur de l'éclat d'un grand dévouement envers sa famille, envers la patrie, envers l'humanité : en un mot, laisser une mémoire honorée, indemnité d'une vie de souffrance.

Sans doute, les anciens n'étaient pas étrangers à celle que nous esquissons, puisqu'on en retrouve le caractère dans les tourments que leur enfer réservait au plus grands criminels. Le travail sans terme de Sisyphe et des Danaïdes, l'espoir sans cesse trompé d'Ixion et de Tantale, le foie de Tytie et de Prométhée toujours renaissant pour la faim insatiable du vautour, voilà l'idée fixe!... Et ne la retrouve-t-on pas encore dans la dent éternelle d'Ugolin s'acharnant sur le crâne indestructible de Roger? Les fureurs de Saül et la tristesse d'Ezéchias appartiennent aussi au même ordre d'affections morales : c'est de l'idée fixe qu'Horace disait : *Post equitem sedet atra cura*, pensée dont Boileau a beaucoup affaibli l'expression en traduisant :

Le *chagrin* monte en croupe et galope avec lui.

Le Tasse, Pascal, Swift, Gilbert, J.-J. Rousseau, Grainville, sont tombés victimes de cette sombre manie. Auprès de nous, Auger, Gros, Léopold Robert, Adolphe Nourrit, ont succombé comme eux. Gresset l'a trop bien dépeinte dans son drame de *Sydney*, pour ne pas l'avoir connue ; et Alfieri, Collin-d'Harleville, Méhul, Girodet, Talma, Boiëldieu, y ont vécu, s'ils n'en sont morts.

Voilà d'illustres exemples!... Aussi dit-on souvent que ce triste état est une des conditions du génie. Soit !... Si du moins, ici, la souffrance était l'infaillible caution de la gloire, il y aurait peut-être bien à se résigner... Mais parlez donc de résignation à celui qui n'aperçoit pas la gloire à la suite de la souffrance !

Avons-nous tout dit?... Non ; nous croirions calomnier la Providence si nous avancions qu'elle ait attaché un caractère de perpétuité à un semblable fléau. Cet état n'est point incurable. Le temps, qui use tout, suffit souvent, sans autre secours, pour le faire disparaître. Des liens mystérieux, des rapports qu'il serait aussi impossible de méconnaître que d'expliquer, unissent chez nous les organes de la vie à ceux de la pensée. L'influence du physique sur le moral, la réaction du moral sur le physique, sont des phénomènes sans cesse subsistants. La nature a d'admirables secrets, et l'art, de merveilleuses ressources. Si une disposition quelconque du système nerveux produit dans la pensée la perturbation que nous venons de signaler, ou toute autre d'une nature analogue, la science médicale a, sur les nerfs, des moyens d'action qui suffisent souvent pour ramener la pensée à son état normal. Alors c'est au malade, dont la volonté n'est pas assez efficace pour relever l'entendement, à ne pas laisser abattre le corps. Un exercice soutenu, tout ce qui peut aider à rétablir la mobilité de la pensée par la variété des sensations, voilà ce qu'il faut rechercher constamment, et ce que

l'on finit souvent par rencontrer. Une violente secousse morale suffit seule quelquefois pour tout remettre à sa place.

Une circonstance remarquable de cette affection, c'est que, lorsqu'elle a disparu, le souvenir ne suffit pas pour la reproduire, et que, même en la rencontrant chez les autres, on peut s'en occuper sans danger pour soi-même. On ne risque donc pas de la communiquer en la retraçant : et cette assurance nous offre ici une sauvegarde contre tout reproche d'imprudence.

Enfin, il arrive quelquefois que de plus vives clartés succèdent à ces ténèbres passagères, comme en Egypte, dans les initiations, on passait par les limbes pour arriver à la lumière.

P.-A. VIEILLARD,

Conservateur de la Bibliothèque du Sénat.

Paris, février 1839.

Avranches. — Imp.-Typ. de Henri TRIBOUILLARD.